

**The Golden Bowl**  
**Cristal brisé**

*La Coupe d'or*, États-Unis / France / Grande-Bretagne 2000, 126  
minutes

Alexandre Laforest

Number 215, September–October 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59181ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laforest, A. (2001). Review of [The Golden Bowl : cristal brisé / *La Coupe d'or*, États-Unis / France / Grande-Bretagne 2000, 126 minutes]. *Séquences*, (215), 48–48.

**THE GOLDEN BOWL**

Cristal brisé

Le cinéma, ainsi que l'ensemble de son dispositif de création/production, ressemble beaucoup à la joaillerie : la plus petite erreur, la plus infime fêlure altère la perfection de l'œuvre, film ou bijou, la rendant fade et ordinaire, banale et atone, morceau de pellicule ou de ferrailles s'accumulant dans le vortex de l'éphémère. **The Golden Bowl**, le récent opus de James Ivory, à qui l'on doit notamment **Howard's End** et **The Remains of the Day**, superbes chroniques flegmatiques mais passionnantes et intenses des relations entre aristocrates et bourgeois plutôt pauvres, participe de cette comparaison. En effet, là où l'œil néophyte ne perçoit que grâce et noblesse des riches, rendues dans un film gracieux et noble imitant avec verve la beauté et la vertu des aristocrates qu'il dépeint, le regard affûté, lui, voit, et entend même, la brisure, défaut de fabrication qui plonge le film, comme le bijou, dans l'abîme de l'ordinaire tandis qu'il semblait promu à l'extraordinaire.



L'abîme de l'ordinaire

Le réalisateur américain, fasciné par le XIX<sup>e</sup> siècle et les débuts du XX<sup>e</sup>, et spécialiste de l'époque, retrouve, avec **The Golden Bowl**, non seulement une thématique fétiche, voire obsessionnelle, mais aussi de nombreux collaborateurs, tel le producteur Ismail Merchant, pour offrir l'adaptation filmique d'un roman d'Henry James, prolifique romancier américain passionné par l'Angleterre (il est naturalisé britannique une année avant de décéder). Le récit s'ouvre sur un mariage ambigu entre Maggie Verver, fille du premier milliardaire américain, Adam Verver (genre de Charles Foster Kane taciturne et vertueux), et le prince italien Amerigo, l'amant de la meilleure amie de la future épouse, Charlotte Stant. Rejetée par le prince, cette dernière séduira le milliardaire et l'épousera afin de se rapprocher de l'objet de son amour maladif, qui finira par succomber à ses charmes, à ses propres pulsions. S'ensuit une complexe mais un peu ridicule danse articulée

autour de cet adultère, que tous gardent secret par souci de ne point blesser telle ou telle autre pauvre petite victime de la méchanceté humaine. Le scénario donne conséquemment une impression d'onirisme réaliste, grandement corroborée par la taxinomie, comme par exemple la ville appelée « American City », comme si l'histoire se déroulait dans une petite bulle refermée autour des protagonistes, tandis que ceux-ci sont convaincus que cette bulle qui est la leur correspond au monde entier, alors qu'elle ne se résume en réalité qu'à leurs misères d'aristocrates ennuyés et ennuyés. Et la prétention abusive, voire évolutionniste, qui se dégage du ton choisi agace par l'attitude supérieure de ces gens fortunés, comme si le colonialisme et l'impérialisme britannique allaient de soi, s'imposaient même.

**The Golden Bowl** demeure néanmoins, à l'instar des œuvres précédentes d'Ivory, un délice visuel faste et grandiose, malheureusement assez vide de substance et d'originalité. Les costumes, les décors, la caméra, bref, l'ensemble du profilmique participe d'un festin oculaire et cinématographique d'une certaine sobriété (absence d'effets spéciaux grandiloquents) mais d'une élégance assurée, maîtrisée. Pourtant, le montage, aspect capital, ne serait-ce que sémantiquement, laisse beaucoup trop à désirer, lançant des pistes ombragées particulièrement ardues à déchiffrer, charcutant d'autres idées pourtant intéressantes; le parallèle avec le cinéma des premiers temps, par exemple, se fait attendre, l'histoire prenant place au tout début du siècle dernier, sans jamais vraiment survenir.

La distribution de **The Golden Bowl** paraît l'aspect le mieux réussi du film. Uma Thurman livre une Charlotte froide dans sa logique mais brûlante de passion refoulée (guère exploitée par le scénariste, cependant), dont le désespoir frappe par la seule force du jeu de l'actrice, le montage censé expliquer les angoisses urbaines de Charlotte échouant lamentablement dans cette entreprise. Kate Beckinsale et ses yeux d'infante triste témoignent de toute l'incertitude et de la réserve des femmes de l'époque, tandis que les vétérans Nick Nolte, James Fox et Angelica Huston fournissent la charge émotive et le ton des aristocrates aux allures de puissants mais angoissés et incertains, effrayés par la possibilité du simple chagrin. Tous semblent dirigés avec talent par Ivory, mais doivent tout de même compenser un récit des plus mélodramatiques.

**The Golden Bowl** apparaît en définitive exactement comme une pièce de joaillerie qu'on aurait malencontreusement égratignée; l'œuvre paraît complète, parfaite et harmonieuse, mais, après un examen attentif, le défaut jusque-là invisible apparaît avec toute la splendeur d'un feu d'artifice.

**Alexandre Laforest****La Coupe d'or**

États-Unis/France/Grande-Bretagne 2000, 126 minutes — Réal. : James Ivory — Scén. : Ruth Praver Jhabvala, d'après le roman de Henry James — Photo. : Tony Pierce-Roberts — Mont. : John David Allen — Son : Nigel Mills — Mus. : Richard Robbins — Déc. : Andrew Sanders, Gianni Giovagnoni, Lucy Richardson, Anna Pinnoek — Cost. : John Bright III — Int. : Uma Thurman (Charlotte Stant), Kate Beckinsale (Maggie Verver), Jeremy Northam (prince Amerigo), Nick Nolte (Adam Verver), Angelica Huston (Fanny Assingham), James Fox (colonel Bob Assingham), Madeleine Potter (Lady Castledean), Nicholas Day (Lord Castledean), Peter Eyre (Jarvis), Robin Hart (Blint) — Prod. : Ismail Merchant — Dist. : Christal Films.